

Philippe Claudel

Le rapport de Brodeck

roman

Stock

*« Je ne suis rien, je le sais,
mais je compose mon rien
avec un petit morceau de tout. »*

Victor HUGO, *Le Rhin*

I

Je m'appelle Brodeck et je n'y suis pour rien.
Je tiens à le dire. Il faut que tout le monde le sache.

Moi je n'ai rien fait, et lorsque j'ai su ce qui venait de se passer, j'aurais aimé ne jamais en parler, ligoter ma mémoire, la tenir bien serrée dans ses liens de façon à ce qu'elle demeure tranquille comme une fouine dans une nasse de fer.

Mais les autres m'ont forcé: «Toi, tu sais écrire, m'ont-ils dit, tu as fait des études.» J'ai répondu que c'étaient de toutes petites études, des études même pas terminées d'ailleurs, et qui ne m'ont pas laissé un grand souvenir. Ils n'ont rien voulu savoir: «Tu sais écrire, tu sais les mots, et comment on les utilise, et comment aussi ils peuvent dire les choses. Ça suffira. Nous on ne sait pas faire cela. On s'embrouillerait, mais toi, tu diras, et alors ils te croiront. Et en plus, tu as la machine.»

La machine, elle est très vieille. Plusieurs de ses touches sont cassées. Je n'ai rien pour la réparer. Elle est capricieuse. Elle est éreintée. Il lui arrive de se bloquer sans m'avertir comme si elle se cabrait. Mais cela, je ne l'ai pas dit car je n'avais pas envie de finir comme l'*Anderer*.

Ne me demandez pas son nom, on ne l'a jamais su. Très vite les gens l'ont appelé avec des expressions inventées de toutes pièces dans le dialecte et que je traduis: *Vollaugä* – Yeux pleins – en raison de son regard qui lui sortait un peu du visage; *De Murrelnër* – le Murmureur – car il parlait très peu et toujours d'une petite voix qu'on aurait dit un souffle; *Mondlich* – Lunaire – à cause de son air d'être chez nous tout en n'y étant pas; *Gekamdörhin* – celui qui est venu de là-bas.

Mais pour moi, il a toujours été *De Anderer* – l'Autre –, peut-être parce qu'en plus d'arriver de nulle part, il était différent, et cela, je connaissais bien: parfois même, je dois l'avouer, j'avais l'impression que lui, c'était un peu moi.

Son véritable nom, aucun d'entre nous ne le lui a jamais demandé, à part le Maire une fois peut-être, mais il n'a pas, je crois, obtenu de réponse. Maintenant, on ne saura plus. C'est trop tard et c'est sans doute mieux ainsi. La vérité, ça peut couper les mains et laisser des entailles à ne plus pouvoir vivre avec, et la plupart d'entre nous, ce qu'on veut, c'est vivre. Le moins douloureusement possible. C'est humain.

Je suis certain que vous seriez comme nous si vous aviez connu la guerre, ce qu'elle a fait ici, et surtout ce qui a suivi la guerre, ces semaines et ces quelques mois, notamment les derniers, durant lesquels cet homme est arrivé dans notre village, et s'y est installé, comme ça, d'un coup. Pourquoi avoir choisi notre village ? Il y en a tellement des villages sur les contreforts de la montagne, posés entre les forêts comme des œufs dans des nids, et beaucoup qui ressemblent au nôtre. Pourquoi avoir choisi justement le nôtre, qui est si loin de tout, qui est perdu ?

Tout ce que je raconte, le moment où ils ont dit qu'ils voulaient que ce soit moi, ça s'est passé à l'auberge Schloss, il y a environ trois mois. Juste après... juste après le... je ne sais pas comment dire, disons l'événement, ou le drame, ou l'incident. À moins que je dise l'*Ereigniës*. *Ereigniës*, c'est un mot curieux, plein de brumes, fantomatique, et qui signifie à peu près « la chose qui s'est passée ». C'est peut-être mieux de dire cela avec un terme pris dans le dialecte, qui est une langue sans en être une, mais qui épouse si parfaitement les peaux, les souffles et les âmes de ceux qui habitent ici. L'*Ereigniës*, pour qualifier l'inqualifiable. Oui, je dirai l'*Ereigniës*.

Cela venait donc de se produire. À l'exception de deux ou trois vieillards demeurés près de leurs fourneaux, et sans doute du curé Peiper qui devait cuver sa prune quelque part dans sa petite église aux murs larges comme l'envergure

d'un aigle, tous les hommes étaient là, dans l'auberge qui est comme une grosse caverne un peu sombre, étouffée de fumée de tabac et de fumée d'âtre, hébétés, assommés par ce qui venait de se passer, et dans le même temps, comment dire, soulagés, parce qu'il fallait bien que ça se termine, d'une façon ou d'une autre. On n'en pouvait plus, vous savez.

Chacun était comme replié dans son silence, même si à presque quarante personnes dans l'auberge, on se trouvait serrés comme des joncs de saule dans un fagot, à s'étrangler, à sentir les odeurs des autres, leurs haleines, leurs pieds, la poisse âcre de leur sueur, de leurs vêtements humides, de vieille laine et de drap, frottés de poussière, de forêt, de fumier, de paille, de vin et de bière, surtout de vin. Ce n'est pas que les uns et les autres étaient saouls, non, ce serait trop facile l'excuse de l'ivresse. On gommerait d'un coup toute atrocité. Trop simple. Beaucoup trop simple. Je vais essayer de ne pas réduire ce qui est très difficile, et complexe. Je vais essayer. Je ne promets pas que j'y arriverai.

Que l'on me comprenne bien, je le redis, moi, j'aurais pu me taire, mais ils m'ont demandé de raconter, et quand ils m'ont demandé cela, la plupart avaient les poings fermés ou les mains dans les poches, que j'imaginai serrées autour des manches de leurs couteaux, ceux-là mêmes qui venaient juste de...

Il ne faut pas que j'aille trop vite, mais c'est

difficile parce que je sens maintenant dans mon dos des choses, des mouvements, des bruits, des regards. Depuis quelques jours, je me demande si je ne me change pas peu à peu en gibier, avec toute une battue à mes trousses et des chiens qui reniflent. Je me sens épié, traqué, surveillé, comme si toujours désormais il y avait quelqu'un derrière mon épaule pour saisir le moindre de mes gestes et lire dans mon cerveau.

J'y reviendrai sur ce à quoi les couteaux ont servi. Forcément j'y reviendrai. Ce que je voulais dire, c'est que refuser ce qu'on vous demande, dans cette humeur si particulière où tout le monde a encore la tête pleine de sauvagerie et d'idées de sang, ce n'est pas possible, et c'est même très dangereux. Donc, j'ai accepté, bien malgré moi. Je me suis simplement trouvé dans l'auberge, au mauvais moment, quelques minutes après l'*Ereigniës*, à ce moment de stupeur qui est un moment de bascule et d'indécision, où l'on se raccrochera au premier qui ouvrira la porte, soit pour en faire un sauveur, soit pour le tailler en pièces.

L'auberge Schloss est le plus gros café de notre village, qui en compte cinq autres ainsi qu'un bureau de poste, une mercerie, une quincaillerie, une boucherie, une épicerie, une triperie, une école, une annexe d'un office notarial de S., sale comme une écurie, et sur laquelle règnent les lorgnons séniles de Siegfried Knopf, qu'on appelle maître même s'il n'est que cleric, et le petit bureau

de Jenkins, qui tenait le rôle du policier mais qui est mort à la guerre. Je me souviens que lorsque Jenkins est parti, le premier, lui qui d'ordinaire ne souriait jamais serrait ce jour-là les mains de tous en riant, comme s'il se rendait à son propre mariage. Personne ne le reconnaissait. Quand il a tourné le coin de la scierie Möberschwein, il a fait de grands gestes de la main et a lancé sa casquette en l'air, pour un adieu joyeux. On ne l'a plus jamais revu. Il n'a jamais été remplacé. Les volets de son petit bureau sont rabattus. Un peu de mousse scelle désormais le seuil. La porte est fermée à clé, et je ne sais pas qui a cette clé. Je n'ai jamais demandé. J'ai appris à ne pas trop poser de questions. J'ai aussi appris à me parer de la couleur des murs et de celle de la poussière des rues. Ce n'est guère difficile. Je ne ressemble à rien.

L'auberge Schloss fait un peu épicerie lorsque celle tenue par la veuve Bernarht clôt son rideau de fer une fois le soleil couché. C'est également le plus fréquenté des cafés. Elle possède deux salles : la grande, celle du devant, murs de bois noirci, plancher recouvert de sciure, et dans laquelle on tombe presque quand on entre car il faut descendre deux marches raides, taillées à même le grès, et creusées en courbe en leur milieu par les semelles de milliers de buveurs qui se sont succédé là. Et puis la petite, qui est sur le derrière, que je n'ai jamais vue. Elle est séparée de la première par une élégante porte en

mélèze sur laquelle est gravée une date, 1812. La petite salle est réservée à quelques-uns qui s'y réunissent une fois par semaine, le mardi soir, et boivent, et fument du tabac de leurs champs dans des pipes en porcelaine au tuyau chantourné, et des mauvais cigares fabriqués on ne sait où. Ils se sont même donné un nom, *De Erweckens'Bruderschaft*, ce qui signifie à peu près « la confrérie de l'Éveil ». C'est un drôle de nom pour une drôle de confrérie. On ne sait pas au juste quand elle fut créée, ni quel est son but, ni comment on y entre, ni qui en fait partie, les gros fermiers sans doute, peut-être maître Knopf, Schloss lui-même, et le Maire bien sûr, Hans Orschwir, qui est celui qui possède le plus de biens par ici. On ne sait pas non plus ce qu'ils fabriquent ni ce qu'ils se disent quand ils se retrouvent. Certains racontent que se prennent là des décisions essentielles, que se scellent des pactes étranges, des promesses. D'autres les soupçonnent simplement de s'arroser la gorge d'eau-de-vie, de jouer aux dames ou aux cartes tout en fumant et en plaisantant. Il y en a aussi qui prétendent avoir entendu de la musique sortir de dessous la porte. Peut-être que Diodème l'instituteur savait la vérité, lui qui fouillait partout, dans les papiers et dans la tête des gens, et qui avait tellement soif de savoir les choses et leurs revers. Mais le pauvre hélas n'est plus là désormais pour en parler.

À l'auberge Schloss, je n'y viens presque

jamais, parce que, je dois bien l'avouer, Dieter Schloss me met mal à l'aise avec son regard de taupe sournoise, son front toujours suintant sous son crâne sans cheveu et tout rose, ses dents brunes qui sentent le pansement sale. Et puis, l'autre raison, c'est que depuis que je suis revenu de la guerre, je ne recherche pas la compagnie des hommes. Je me suis habitué à ma solitude.

Le soir de l'*Ereigniës*, c'est la vieille Fédorine qui m'avait envoyé à l'auberge chercher le beurre qui manquait. Elle voulait faire de petits sablés. D'ordinaire, c'est elle qui va quérir les provisions. Mais ce sinistre soir, ma Poupchette gardait le lit avec une mauvaise fièvre, et Fédorine était à son chevet à lui conter l'histoire de *Bilissi le pauvre tailleur*, tandis qu'Emélia, ma femme, fredonnait près d'elles très doucement l'air de sa chanson.

Depuis, j'y ai beaucoup songé à ce beurre, ce petit morceau de beurre qui faisait défaut dans le garde-manger. On ne se rend jamais trop compte combien le cours d'une vie peut dépendre de choses insignifiantes, un morceau de beurre, un sentier que l'on délaisse au profit d'un autre, une ombre que l'on suit ou que l'on fuit, un merle que l'on choisit de tuer avec un peu de plomb, ou bien d'épargner.

Poupchette écoutait de ses beaux yeux trop brillants la voix de la vieille que j'avais moi-même entendue jadis, venant de la même bouche, la même bouche plus jeune, mais à laquelle il

manquait déjà des dents. Poupchette m'a regardé avec ses petites billes noires chauffées de fièvre. Ses joues avaient la couleur des aïelles. Elle m'a souri, a tendu vers moi ses mains qu'elle a fait battre dans l'air tandis qu'elle gazouillait comme un poussin de canard : « Papa, reviens mon papa, reviens ! »

Je suis sorti avec dans mon oreille la musique de mon enfant et les paroles murmurées par Fédorine :

*« Bilissi aperçut devant le pas de sa chaumière
trois chevaliers aux armures blanchies de temps.
Tous trois tenaient une lance rousse et un écu
d'argent. On ne voyait pas leurs visages ni même
leurs regards. C'est ainsi bien souvent quand il est
bien trop tard. »*